

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Nous ne connaissons pas de mode qui ne revienne, après un certain laps de temps, modifiée, c'est vrai, mais la même quant au fond. Voici la ceinture à longues coques et à bouts flottants tout à fait en vogue; il y a une dizaine d'années qu'elle était en grande faveur auprès des élégantes. Le ruban est large et doit être fort beau. La tunique tombante derrière et plissée, demandait un ornement qui vint relever un peu sa simplicité, simplicité en opposition aux draperies tombantes et entrecroisées du tablier. Quoique plissée, cette tunique forme une croupe arrondie sur laquelle se pose le très gros nœud de la ceinture, au bord duquel vient mourir la basque du corsage; si le corsage est à longue pointe, cette pointe s'avancera sur la traverse du nœud.

Les jeunes femmes et les jeunes filles trouveront



COSTUMES DE JEUNE FILLE ET D'ENFANTS
Modèles de mesdames Taskin et Guiard, 1, rue de la Michodière.

dans cette mode une manière de rajeunir un costume un peu ancien et de lui donner une allure à la mode. Il faudra pour cela changer la façon drapée du poul, le faire plisser verticalement.

Pour les robes de soirée et de bal, c'est un coquet

ornement; le miroitement du satin dont est fait le nœud-pouf, se marie on ne peut mieux aux flots de tulle qui recouvrent la jupe de satin.

Chez la D. de B., mademoiselle Adona R. portait un costume en tulle azur sur un dessous de satin. Derrière, sur une triple tunique plissée verticalement, le nœud à longs pans en satin azur. Devant, beaucoup de draperies légères plissées et tombantes, d'un nuageux charmant.

La mode des bretelles s'accuse ce printemps; mais elle restera le partage des jeunes filles. Pour les jeunes femmes il y en a en fine passementerie, en application de velours, riche travail qui leur convient plus que le ruban de satin que l'on emploie pour les autres.

Nous avons vu aux Courses d'Auteuil la comtesse de T..., joliment habillée dans un costume en lainage de ton bronze. La jupe brodée au point de tapisserie, de grandes fleurs jetées, bien ombrées; une polonaise en tissu uni, très cambrée, avec le devant croisé en draperie, celle de droite plissée diagonalement sur le côté gauche, appliqué d'un plastron brodé qui se perd sous les plis. Toute cette jolie disposition nous a paru vague, serrée seulement à la taille, dans une ceinture en ruban de satin bronze nouée de côté, et prenant seulement du dessous du bras. Le relevé est chiffonné et volumineux. Une gentille capote en paille bronze posée sur la pointe du chignon, avec des *élan- cements* de fleurs des champs, achevait cette toilette originale et comme il faut. Sur l'encas en soie bronze — un vrai gourdin pour manche — était appliqué un tulle bronze brodé en soie d'un large courant de fleurs.

On fait les ombrelles d'une dimension telle, que n'était leur élégance, elles pourraient servir d'encas. Le manche est d'un aspect rustique qui fait opposition avec la dentelle. Sa grosseur pourrait effrayer les femmes aux attaches fines et délicates, et il nous paraîtrait plus en situation dans la main d'un roulier, vu son poids et la poignée qui pourrait au besoin servir de casse-tête en cas d'attaque.

Il est bien arrêté que les taffetas changeants avec jeté velouté ou chenillé, sont les étoffes à la mode pour le costume habillé, qui devient plus ou moins élégant suivant la couleur choisie. Tous les tissus, d'ailleurs, sont au glacé changeant, aussi bien la mousseline-laine que l'alpaca, et le brillant qu'ils reçoivent du mélange de deux couleurs est joli.

L'alpaca est fort goûté pour le costume de promenade. Nous qui cherchons toujours le côté pratique, nous nous en réjouissons fort : cette étoffe, agréable au porté, ne conserve pas la poussière; son grain, un peu rêche, ne l'absorbe pas; ajoutons, pour le côté coquetterie, qu'il convient au retroussé et surtout à la façon plissée, à la tunique tombante, parce qu'il offre une certaine consistance qui va au genre plat et à la ournure arrondie.

On fait de gentils petits vêtements courts et ornés de dentelle et de jais; ils habillent avec élégance et ne chargent pas la toilette; on les appelle mantelet, fichu, mantille, pèlerine, quoique ces noms ne leur conviennent pas absolument. Ces formes charmantes emprisonnent un peu les bras qui se trouvent serrés soit dans du tulle plissé, soit dans de la dentelle,

tous deux employés pour ce que nous appellerons manche.

La maison Cheuvreux-Aubertot a de bien jolis modèles, pleins de fantaisie et qui vont à ravir. Nous avons pris note des suivants, qui sont de prix modestes et d'une élégance vraie :

Le fichu *Jeanne* se compose d'une petite pèlerine en velours gaze et de pans en laize entourés de dentelle; deux rangs au contour de la pèlerine, avec une tête en fine passementerie perlée, une ruche à l'encolure et un jabot Louis XV; 120 francs.

Un mantelet en gaze velours avec deux rangs de dentelle courant en spirale, surmontés d'une jolie passementerie en jais; un double jabot et une ruche à l'encolure; 125 francs.

La pelisse *Élisabeth* est en bengaline; les devants descendent en panneau; derrière elle est ouverte sous la taille, et une haute dentelle gracieusement disposée en spirale, forme un pouf auquel se mêlent des glands et des motifs en jais; très confortable pardessus. Pour les personnes qui ont de hautes dentelles en guipure, c'est une manière très élégante de les employer; la maison Cheuvreux-Aubertot se chargerait de faire le modèle désigné avec leur dentelle.

Après les élégances de la toilette, pensons au manteau de voyage, aussi utile à Paris, pour les promenades du soir, qu'à la campagne. Le *Sport* se fait en satin de laine broché doublé de soie; sa façon est croisée devant avec les lés de derrière froncés, les fronces cousues à l'envers en sorte de bourrelet, puis les lés ramenés à l'endroit pour former la croupe à la mode, sur laquelle se pose un velours fixé par des boucles; un nœud en velours à l'encolure, un à la manche, un autre sous la taille, au côté croisé, et chaque nœud avec une boucle. Je crois que le prix est de 150 fr., ou qu'il s'en fait depuis 150 fr. à la maison Cheuvreux-Aubertot, 7, boulevard Poissonnière, successeurs MM. Tissier et Bourelly.

Avec le soleil reparait le bouquet de corsage en fleurs naturelles. Rien n'est plus charmant que ce corsage fleuri, et nous sommes d'avis de rire de la mode qui le met en quarantaine, de quoi s'avise-t-elle? Fleurissez-vous, mesdames et mesdemoiselles, mettez une branche de lilas qui semblera s'échapper de la boutonnière de votre pincé-taille; piquez à la taille un léger bouquet de bruyères, de réséda et de violettes; attachez à l'encolure, devant, une touffe d'azalées, un pouf de myosotis. Toutes ces fleurs peuvent se mélanger, seule la rose ne souffre pas de mélange; cette reine de nos jardins se porte en branche négligemment jetée; surtout ne cherchez pas à lui donner un tour autre que celui de la nature, vous lui enlèveriez son charme.

CORALIE L.

VELOUTINE C. FAY

9, rue de la Paix, 9, Paris.

Les jolies femmes n'ont pas à craindre, en poudrant leur visage avec la *Veloutine Fay*, que l'éventail la fasse disparaître, car cette poudre de riz est invisible et adhérente au tissu dermal. Certes, la *Veloutine Fay* n'est pas un fard, et pourtant elle blanchit la peau et lui donne un duvet velouté. Son succès est européen; elle

voyage en restant toujours blanche, impalpable et pure. Notre lectrice du Chili qui nous fait la faveur de nous consulter à cet égard, peut se servir de la *Veloutine Fay* en toute sécurité, et la demander, soit à son correspondant, soit à M. Charles Fay lui-même, 9, rue de la Paix. Elle trouvera autour de la boîte un prospectus qui lui indiquera que moins on met de *Veloutine Fay*, plus le duvet du riz semble nacré et naturel. Il en résulte qu'une boîte de 5 francs revient moins cher que les autres poudres de riz.

CHAUSSURES DE LA MAISON POIVRET
H. Kahn, successeur, 61, rue Montorgueil.

Le Catalogue illustré des chaussures d'été de la maison

Kahn vient de paraître. Nos abonnées peuvent en faire la demande, il leur sera envoyé *franco*. Elles y trouveront toutes les espèces de bottes et de souliers à la mode, avec l'indication des prix, des pointures, la manière de prendre les mesures à envoyer et le mode de paiement. Les renseignements sont complets et bien pratiques pour les personnes qui habitent la province et l'étranger; M. Kahn expédie partout.

La fabrication est parfaite, l'élégance de la forme, ne laisse rien à désirer, le choix des étoffes et des peaux est de première qualité. Les mamans, les fillettes et les bébés y trouveront tous les genres solides et habillés. Pour hommes, il y a d'excellentes chaussures appropriées à toutes les tenues, et pour les collégiens, des chaussures inusables.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 157 et 159).

COSTUMES DE JEUNE FILLE ET D'ENFANTS

Costume en voile gros bleu, orné de broderie sur voile, pour enfant de huit à dix ans. — Prix : 50 fr.; en satinette ou zéphir garni de broderie écrue, 25 fr. — Jupe plissée à plis creux, et corsage assujéti formant une longue draperie qui part de l'encolure, et se relève en panier qui se perd dans le poulf. Col rabattu et manche couléssée extérieurement.

Costume en lainage gris uni et broché pour jeune fille de seize ans. — Prix : 75 fr.; en satinette ou zéphir garni de broderie, 50 fr. — Jupe en tissu broché ton sur ton avec un volant monté au bord. Tunique drapée et pouffonnée, relevée de côté par un groupe de plis. Au corsage, qui est à petite basque ouverte et plissée derrière, une chemisette en gaze lisse crème, garnie d'un côté d'une dentelle, se drape sur le bas de la basque; elle est retenue à l'encolure par un noeud papillon. Au bas de la manche, un bouillon et une dentelle.

Costume en mousseline bleu pâle et velours grenat, pour enfant de sept à huit ans. — Prix : 40 fr.; en satinette ou zéphir garni de broderie, 25 fr. — La sous-jupe, garnie de deux plissés, est montée au corsage qui est allongé d'une basque plissée de trois plis plats à chaque devant; elle est fermée par une agrafe et fendue derrière avec un poulf. Le devant a une chemisette tendue et plissée, ornée d'un revers en velours avec col rabattu et col montant en velours. Un parement en velours à la manche.

Costume en lainage beige et velours rubis, pour enfant



Costume en bengaline gris ardoise.
Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

de cinq ans. — Prix : 35 fr.; en satinette ou zéphir, 25 fr. — Le corsage avec volant monté à plis creux, sous un velours rubis; deux rangs sur le volant. Le dos et le devant sont échancrés en V, avec une pièce en velours rapportée dans l'échancrure, et cernée de plis fournis par la largeur du dos. Col montant. Manche froncée extérieurement dans le bas, sous le parement en velours.

Costume laitière en tissu beige clair uni et pointillé de velours, garni de velours assorti au pointillé, pour fillette de douze ans. — Prix : 60 fr.; en satinette ou zéphir avec broderie écrue, 30 fr. — Jupe en lainage uni, plissée verticalement; la polonaise, tenant à la jupe, est drapée en laitière avec un poulf retenu par des coques et des pans en velours et ruban mélangés. Un empiècement carré, monté sous un velours; le dos et le devant plissés sous ce velours par séries de trois plis. Col montant. A la manche, parement en velours.

Costume en bengaline gris ardoise. — Sous-jupe en taffetas, garnie de trois plissés en bengaline et couverte aux trois quarts d'une bande en bengaline, dont les dents sont drapées de plis à chaque creux. Par dessus se drape une lon-

gue tunique, croisée et relevée devant par des plis. Le relevé des côtés est fait de plis étagés crevés et non plats, poulf chiffonné. Corsage à très petite basque appliquée d'une dentelle, même dentelle au décolleté en cœur et à la manche qui s'arrête au-dessus du coude.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4467

COSTUMES DE PROMENADE

Costume en taffetas glacé, gorge de pigeon, et taffetas broché de velours. — La jupe, en taffetas broché de barres en velours, est découpée au bord inférieur en dents aiguës sur un plissé en taffetas glacé. Sur le côté, une quille de petits volants déchiquetés et froncés. Draperie-tablier relevée sous les lés de derrière; ces lés, montés par des plis, retombent droits en dessinant une tournure-croupe. Corsage en taffetas glacé avec un plastron décolleté en taffetas broché. Une chemisette en dentelle avec jabot voile le décolleté, elle est prise sous le plastron et semble ressortir sous la basque; cet effet est produit par une haute dentelle qui forme comme une basque froncée, sur laquelle se détache le bord du corsage. La manche est appliquée d'une

dentelle. — Bas de soie assortis au costume et soulier verni. — Gants de Suède. — Capote en paille, la passe faite d'un tuyauté. Fleurs de bruyère et herbes en aigrette.

Costume en bengaline de soie grise. — Jupe plissée verticalement et ornée d'une très courte draperie-tablier. Polonaise fendue de côté sur une quille plissée. A l'encolure, un col plat et un revers fermé en biais. Pattes en velours gris, tout le long de chaque côté du devant et sur le corsage; ces pattes se continuent sur le corsage du côté opposé au revers. A la manche un revers-patte en velours. — Bas de fil d'Écosse rouge. — Soulier verni. — Gants Sport. — Chapeau en paille grise, la calotte entourée d'un biais en velours, arrêté devant sous une touffe de plumes capucine. (Patron découpé de la polonaise.)

CHRONIQUE

La fin du deuil au faubourg Saint-Germain. Les jeunes filles du grand monde d'aujourd'hui et celles du monde de l'Empire..... d'après M. de Goncourt. *Chérie.* — Ce qu'était une jeune fille lancée il y a vingt-cinq ans. Ce qu'elle peut être aujourd'hui.



UI donc avait dit que les grands seigneurs du faubourg Saint-Germain n'ouvriraient pas, ce printemps, leurs salons pour des fêtes importantes, et craindraient de troubler, même de si loin, la paix funèbre où dorment les échos de Frohsdorf?

Depuis Pâques, on a beaucoup dansé sur la rive gauche de la Seine. Pour ne prendre que les noms les plus connus, je citerai les bals blancs de la vicomtesse de Narcillac, de la comtesse de Luppé (celle-ci en a donné deux) et le bal de deux mille personnes de la duchesse de Bisaccia. Ces réunions de la fleur des pois de la société aristocratique, où j'ai vu défiler tant de jeunes filles, encore plus parées de leur gaiété et de leur grâce que de leur blason, me semblaient être la plus heureuse réponse à un livre dont il est naturel de parler ici, puisqu'il a la prétention de contenir un portrait de jeune fille du grand monde.

Chérie, l'héroïne peu enviable du « dernier livre du dernier des Goncourt », personnifie la « vierge mondaine » de ce temps de l'Empire, où l'on s'est tant amusé.

Certes, la haute société Impériale doit s'estimer peu flattée d'avoir fourni à M. de Goncourt son triste modèle. D'ailleurs celui-ci s'excuse presque de ne l'avoir point pris dans le faubourg Saint-Germain; et sait-on la raison qu'il en donne? c'est que « le monde légitimiste n'appartient plus à la vie vivante du siècle. »

Peste! cher maître, que n'étiez-vous au bal des

Larochevoucauld? Vous auriez pu constater que, Dieu merci!

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Il y avait là deux cents jeunes filles dont aucune, probablement, ne portait le nom singulier de *Chérie*, mais qu'on voyait rire, danser et cotillonner comme des personnes absolument vivantes.

Aucune d'elles, ajouterai-je, ne regrettera de ne pouvoir se reconnaître dans la petite fille du Maréchal Haudancourt, ministre de la Guerre sous Napoléon III, très habile dans l'art de gagner les batailles, mais fort ignorant dans celui d'élever les demoiselles comme il faut.

A neuf ans, *Chérie* est une maîtresse de maison, possédant l'aplomb, le bagou et la science de toilette d'une femme accomplie. A douze ans, elle fait sa première communion, comme tout le monde — d'après M. de Goncourt — mais je m'attends à ce que mes lectrices ne laisseront point passer sans protestations ce comme tout le monde, lancé un peu à la légère.

En effet, « quoi qu'elle fit, la pauvre petite ne pouvait se forcer à croire à la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'hostie. »

Il faut avouer que voilà des dispositions bien fâcheuses pour une première communiant. Si l'éminent romancier s'était trouvé le 8 mai dernier à la Madeleine, il aurait jugé, rien qu'en jetant un coup d'œil sur la foule des enfants qui marchaient à la sainte Table, que le cas de *Chérie* n'est pas celui de tout le monde.

A seize ans, notre héroïne est l'étoile des bals officiels et des autres. Ses toilettes et ses coquetteries font le désespoir des danseuses et le tourment des danseurs. Ceux-ci ne meurent pas tous, mais tous sont frappés. Quant à elle, le but et le charme de son existence se résument en un seul mot : le monde. Sa vie commence à neuf heures du soir pour finir à cinq



Falconer imp. Paris

4467

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot. 2.
 Coiffures de M^{lles} VIDAL, 104, r. de Richelieu - Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.
 Étoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre - Corsets & Cournures de
 M^{me} EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra - Chaussures de la M^{me} KAHN-POIVRET, 61, r. Montorgueil

heures du matin, et même plus tard. Et cependant, dit M. de Goncourt qui craint sans doute qu'un lecteur, bienveillant malgré tout, ne conserve un reste d'intérêt pour cette jeune flirtieuse, « notez qu'elle » n'était amenée au bal par aucun sentiment tendre, » aucun penchant, aucun petit coup de cœur pour un » danseur quelconque, mais seulement par une fièvre » chaude de son être, un besoin exaspéré de rendre » tout le monde amoureux d'elle.... »

Charmante enfant! Mais, direz-vous, à défaut du petit coup de cœur, gare au petit coup de tête, à la suite d'une valse un peu trop serrée, ou d'un verre de Champagne un peu trop plein.

Erreur! vous ne connaissez pas la « vierge mondaine », un type nouveau que Raphaël n'a pas su prévoir. Cette salamandre habillée chez Worth traverse la fournaise sans roussir un seul bouillonné de sa jupe. Et voulez-vous savoir qui la protège contre l'incendie? L'auteur tient à ce que personne ne s'y trompe.

« Ce n'est ni l'action catholique, ni même encore » une attache bien rigide à la pure honnêteté.... »

A la bonne heure! le contraire nous eût étonnées chez cette jeune personne. Mais qu'est-ce donc, alors?

« Une sorte d'adoration religieuse de sa divine petite » personne. C'est cela, et rien de plus.... »

Voyez un peu l'avantage de s'habiller chez la bonne faiseuse. Dans un costume tout fait du *Bon-Marché*, Chérie eût tourné d'une façon déplorable. N'importe; à la place du bon papa Haudancourt, nous donnerions vite un mari à cette divine petite personne qui sait si bien se passer de l'action Catholique.

— Allons! messieurs les épouseurs, voyez notre sujet. Les traits ne sont pas ceux d'une statue, mais il s'agit bien d'être *belle* aujourd'hui! Regardez nos pieds, nos mains, nos cheveux, notre taille. Quand nous montons un escalier, c'est une haie pour admirer nos ondulations. Et nos épaules! elles sont si tombantes qu'il faut des tours de force pour y faire tenir une robe de bal. Vous les connaissez nos robes de bal? peut-être pas très *jeune fille*, mais chacun doit s'habiller à son air, et nous n'avons jamais eu celui d'une pensionnaire. Combien nous dépensons pour nos toilettes? Ma foi! c'est une question bien embarrassante. Nous ne savons pas au juste. Trente ou quarante mille francs peut-être. Mais qu'a-t-on dit, là-bas? on a parlé de dot? ah! oui, la dot! Eh bien! nous avons, quelque part, un château qui nous coûte les yeux de la tête. Il faut dire qu'il est tenu sur un pied!....

Pauvre Chérie! Quelques amateurs se présentent, cependant. On est tenté de dire, comme Guillaume en voyant charger nos cuirassiers: Ah! les braves gens! Courage inutile, d'ailleurs, dans l'un comme dans l'autre cas. Chérie refuse tout le monde et prétend qu'elle ne sait pas elle-même pourquoi. Je soupçonne, pour mon compte, qu'elle se méfie, qu'elle a peur de tomber sur un de ces hommes à l'esprit mal fait, toujours prêts à grommeler si leur femme éprouve ce « besoin exaspéré de rendre tout le monde amoureux » d'elle » par où mademoiselle Haudancourt se distingue.

Les années passent. Toutes les amies de Chérie sont pourvues déjà depuis longtemps. Maintenant elle voudrait bien trouver un mari quelconque, mais elle effraye, positivement, et d'autre part, son grand-père n'est

plus ministre. Les *marieuses* y perdent leur latin. D'ailleurs ces obligeantes personnes « quoique forcées » de reconnaître qu'on ne peut alléguer le plus petit » fait contre sa conduite, déclarent bien haut l'im- » prudence qu'il y aurait à une mère aimant son fils » de lui donner Chérie pour femme. »

Peste soit de ces personnes difficiles! La pauvre enfant voit bien qu'elle ne doit compter que sur elle-même et se met à travailler sérieusement.

« Elle en arrive à aller goûter tous les jours, sur le » coup de deux heures, à la porte des Tuileries, chez » le pâtissier Guerre, dans l'espérance d'allumer là » une passion légitime. »

Oh! cher monsieur de Goncourt, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? Je connais Guerre et je déclare que si je voulais allumer là une passion qui, dans mon cas, ne saurait être qu'illégitime, je me garderais bien de m'y rendre à cette heure matinale où l'on n'allume que le four de la pâtisserie. Autant vaudrait aller vendre un paquet de titres à la Bourse sur les huit heures du matin.

Je suis donc peu surprise d'apprendre que Chérie n'allume rien du tout, mais ce qui m'étonne davantage c'est de la voir mettre sous un oreiller un miroir et une paire de bas noirs placés en croix, afin de rêver de son époux futur. A en croire M. de Goncourt, mon étonnement indique chez moi l'ignorance la plus profonde car, d'après lui, « il est peu de jeunes filles du très grand » monde qui, certains jours, n'interrogent l'avenir au » moyen d'antiques sortilèges ou d'incantations magi- » ques. »

J'avoue que le ton décidé de cette affirmation m'avait ébranlée. Aussi, au bal de la duchesse de Bisaccia où j'ai rencontré beaucoup de jeunes filles dont les mères n'ont jamais tiré le cordon ni vendu du coton à repriser, ai-je voulu contrôler le dire du grand romancier. Eh bien! ces demoiselles m'ont toutes déclaré qu'elles n'avaient point l'habitude de consulter le moindre chaudron diabolique, le moindre baquet Mesmérien, la moindre écuelle de marc de café. Quelques-unes, les plus âgées, ont avoué avoir vu plusieurs fois paraître le diable, mais à l'Opéra, au premier acte de *Faust*. Aucune d'elles n'avait mis le pied chez Guerre, chez Bourbonneux ou chez Guerbois avant quatre heures du tantôt. Enfin, elles ont ri comme des folles, quand je leur ai dit qu'une jeune fille de ma connaissance voilait sa fenêtre d'échantillons de tarlatane de différentes nuances, pour juger laquelle convenait le mieux à « son teint du jour. »

En voilà une qui ne s'y connaît pas! se sont-elles écriées. Pourquoi, pendant qu'elle y était, ne mettait-elle pas des lunettes bleues ou roses?

M. de Goncourt nous permet d'espérer que son héroïne meurt en état de grâce, mais ce qui est certain, c'est qu'elle meurt en état de célibat, un soir, en sortant des Italiens où elle a épaté la salle. Elle meurt à dix-neuf ans, fourbue, éreintée, fanée.

Pauvre fille! et de quoi meurt-elle? Ah! ma foi! demandez-le à l'auteur qui est aussi fort en médecine que M. Zola. Avec ces deux maîtres, tous les vices, toutes les vertus, tous les héroïsmes, tous les crimes de la femme s'expliquent ou s'excusent par une formule médicale, généralement fort vilaine. Ils vous diront la maladie qui inspirait à Jeanne d'Arc la
(La suite à la page 164.)



Costume en Sicilienne unie et Sicilienne brochée de velours. — Costume en faille noire et tissu de soie broché de dentelle

MODÈLES DE LA SCABIEUSE, 10, RUE DE LA PAIX

Costume en Sicilienne unie et Sicilienne brochée de velours. — Jupe en Sicilienne brochée; une première draperie en Sicilienne unie, rehaussée de dentelle, est disposée en panier tombant, et une seconde, fort longue et molle, rejoint de côté, et au bas de la jupe, une petite draperie qui part du dessous du panier; les deux chiffonnés, à leur rencontre, se réunissent sous un chou en ruban de satin; une dentelle au contour. La tunique, montée par des fronces, retombe droite sur la jupe. Corsage à longue pointe-gilet avec un postillon fendu coquillé de dentelle. A la poitrine et sur le plastron en velours, s'appuie, en remontant, la pointe découpée dans le haut du corsage. Revers Louis XV, col montant. A la manche ronde garniture de dentelle et de nœuds.

Costume en faille noire et tissu de soie broché de chenille. — Jupe en faille plissée verticalement de très fins plis; une longue tunique en broché descend en pointe jusqu'au bord; du côté droit, elle se relève de plis fixés sous le côté détaché de la tunique, sur lequel sont posés des boutons et de fausses boutonnières; le côté gauche est largement relevé. Corsage à basque avec longue pointe ouverte et fuyante sous la taille.

Le corsage, échancré en carré et ouvert au milieu, se pose sur une chemisette en faille plissée; des bretelles fixent au dos et à la poitrine par un bouton. A la manche trois petits parements évasés remontant l'un sur l'autre.



Mantelet de printemps en lainage feutre et velours marron doré. — Pardessus de voyage ou cache-poussière.

MODÈLES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Mantelet de printemps. — Le dos est tout à fait ajusté et le côté forme la manche, dont le dessous s'assujettit au devant qui est droit. Un plissé s'ajuste sous la taille et se prolonge en mourant sous le bord du pan auquel il est cousu. Une bande de velours marron doré au bas du plissé, une très large sur le côté du pan; revers plissé à la manche, col rabattu et gilet en velours. De beaux boutons en passementerie avec des ganses pour le fermer sous la taille.

Pardessus de voyage ou cache-poussière en lainage vert bouteille brodé en soie de Chine ombré vert, grenat, prune et bois de deux tons. — Dos et devant ajustés, celui-ci avec une chemisette bouffante, en soie pelucheuse, qui retourne sous la taille au-dessus des plis qui drapent le devant, lequel se ferme par des agrafes mécaniques; d'autres plis, sur les côtés, se perdent sous la jupe plissée qui dessine une croupe. A la manche, montée par des fronces, trois biais en tissu pelucheux.

curieuse manie de chasser les Anglais du royaume de France, et vous expliqueront que Judith avait mangé quelque chose de lourd à son dîner, le soir où elle coupa la tête d'Holopherne.

Moi, j'aime mieux Musset, et c'est lui qui me fournira l'épilogue de l'histoire de Chérie :

Elle aimait trop le bal, et c'est ce qui l'a tuée.

Certes, si la petite fille du maréchal Haudancourt a jamais existé, c'est à l'état d'exception. Mais, aujourd'hui, les romanciers cherchent les exceptions, comme les entrepreneurs de spectacles forains affectionnent les veaux à deux têtes.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans le monde officiel de l'Empire — qu'il ne faut pas confondre avec le grand monde — on trouvait une école de jeunes filles très avancées pour leur âge, très bien habillées, valseuses intrépides, soupeuses brillantes, causeuses très drôles, très *fast*, comme disent les Anglais, qui en arrivaient plus ou moins, ainsi que Chérie, à faire du plaisir, de la toilette et du succès le but de l'existence de leur divine petite personne.

Ce qui serait intéressant, ce serait d'étudier les jeunes filles du monde où l'on s'amuse de 1884, en opposition avec leurs aînées de 1860.

A coup sûr, celles-ci ont plus de sérieux en apparence. Elles sont plus instruites. Elles aiment moins la danse et la toilette, toujours en apparence. Elles se tiennent mieux et effrayent moins les épouseurs, bien qu'elles ne se marient pas beaucoup plus facilement. Reste à savoir si elles y ont beaucoup de mérite.

Il y a vingt-cinq ans, le tourbillon des bals et des fêtes commençait en décembre, pour ne s'apaiser qu'en mai. Pendant cinq mois, la jeune fille lancée passait chaque nuit dans une féerie véritable de déguisements, de plaisirs, de luxe, qui eût tourné la tête d'un solitaire de la Thébaidé. Faut-il s'étonner si, au bout de cet entraînement forcené, la pauvre petite cervelle était plus ou moins détraquée et la malheureuse « vierge mondaine » plus ou moins passée à l'état de vierge folle? A cette époque, l'avenir paraissait comme un horizon rose, sans nuages et sans limites. Pour peu qu'elle eût de la beauté, ou simplement du *chien*, la débutante de dix-sept ans voyait devant elle un quart de siècle — une éternité! — de triomphes et de conquêtes, dont sa mère, souvent, lui donnait d'illustres exemples. Et quelle école merveilleuse que cette société surexcitée, surchauffée, surmenée, pour

former de *vraies femmes* dans un certain sens du mot. Voyez! les étoiles sorties de ce Conservatoire d'un nouveau genre sont encore sans rivales aujourd'hui. La scène seule a changé.

Aujourd'hui, Chérie resterait dans le château de son grand-père jusqu'en janvier, ou même en mars. Elle irait peut-être à Nice. Mais avez-vous remarqué que les grands premiers rôles du quai Masséna passent inaperçus à Paris, et que les succès remportés au bord du *Paillon* deviennent une mauvaise note au bord de la Seine?

Mademoiselle Haudancourt montrerait ses toilettes du soir aux Italiens, dans leur neuf, et à l'Opéra, quand elles seraient défraîchies. Au concours Hippique, à trois ou quatre mariages à sensation, elle paraîtrait avec un costume *travaillé* et dont les journaux parleraient. Enfin, Pâques venu, il y aurait le Salon, les Courses, et une douzaine de bals à peu près dignes de ce nom. Douze bals! la belle affaire! il n'en faut pas moins pour déraider les jambes, pour assouplir la taille et la conversation, et pour devenir quelque peu intime avec ses danseurs. Douze bals! demandez à mesdames de P... de G... de S..., si elles seraient devenues les inimitables mondaines qu'elles sont encore aujourd'hui en allant à douze bals par hiver!

Que si le maréchal Haudancourt était ministre, en 1884, ce serait bien autre chose. Pauvre Chérie! c'est pour le coup qu'elle serait réduite à allumer des passions chez Guerre, faute de pouvoir allumer les lustres chez elle! Où sont ces nuit semblables à des rêves, du Ministère de la Marine, les fêtes grandioses du Sénat, du Corps Législatif, les Lundis de l'Impératrice, les réceptions fastueuses des Ambassades, les grands bals des Tuileries.....? les Tuileries.....!

D'ailleurs, M. le Ministre, et même sa petite fille sauraient très bien que le lendemain n'est pas sûr, ni pour eux, ni pour d'autres personnes et d'autres choses. Ou bien, peut-être, seraient-ils ruinés par le *Krach*. Tout cela calme l'imagination, apaise les nerfs, protège les vertus et réduit les notes des couturières.

En résumé, Chérie est morte et bien morte. Nous la retrouverons peut-être un jour, moins agréable, moins élégante et moins recommandable encore, sortant d'un lycée de demoiselles.

Mais, Dieu merci! elle sera toujours une exception pénible, destinée sans doute à servir de repoussoir à ce qu'on nomme en France: la jeune fille comme il faut.

CONSTANCE.

Renseignements et Conseils.

Rose rouge. — Choisir un voile changeant gris-bleu et grenat que l'on combinera avec un taffetas glacé brodé d'un jeté en velours formant relief. On pourrait encore combiner un voile uni avec un voile brodé de chenille.

Sous les lilas en fleurs. — Une belle cretonne avec la tenture assortie remplirait le double but. Le satin laine et soie à grands ramages est de nouveau très à la mode et joli pour tenture. Il faudrait mélanger les deux couleurs havane et bleu ancien; rideaux havane et la draperie principale bleue; cette combinaison ravirait « votre cher entourage » que nous félicitons de tout notre cœur « de vous y encourager »; il est si doux d'entourer de soins et de gâteries ceux que l'on aime.

Une exilée nouvellement abonnée. — 1° Le *Manuel* est excellent et certes vous pourrez, avec son aide, malgré le manque d'habitude, faire les différents travaux donnés dans le Journal. Il suffira d'y apporter beaucoup d'attention et de travailler avec l'explication sous les yeux; après quelques essais vous arriverez très certainement. — 2° Impossible et tous nos regrets; on a fait droit à votre réclamation. — Nous ne connaissons pas d'ouvrage de ce genre; l'histoire comprend toujours les guerres qui ont eu lieu pendant un règne. La vie privée de nos rois n'est décrite et brièvement que dans les Mémoires et pas dans tous; *Saint Louis*, par le sire de Joinville.

LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE



LE vent et la pluie d'une affreuse soirée de Novembre font rage, au dehors, contre les persiennes fermées. A l'intérieur, en face d'un feu brillant, autour d'une table que l'abat-jour enveloppe de son cône de lumière, trois person-

nes sont absorbées par des occupations diverses.

Un homme qui a dépassé soixante ans, une jeune fille qui semble en avoir dix-huit au plus — le père et la fille, à en juger par l'analogie de certains traits — achèvent une partie de dames.

A l'autre bout de la table, une femme de quarante ans écrit des lettres.

Sous la lumière de la lampe, le crâne dénudé, le front puissant du joueur luisent comme de l'ivoire. Ses lèvres et son menton rasés, ses larges favoris déjà presque blancs indiquent, au premier abord, le juge ou le marin. Mais ce visage d'une pâleur mate n'a jamais connu les caresses brutales du vent salé de la mer; ces mains douces et soignées comme celles d'une femme n'ont pas été brûlées par le soleil des tropiques. Il n'y a pas de doute possible, c'est un magistrat que nous avons sous les yeux.

Sa fille est une mignonne, agréable, assez jolie brunette, au regard vif, décidé, plein de franchise. Son teint légèrement bistré est celui d'une Espagnole du Nord, mais son nez est celui d'une vraie Parisienne, et son regard velouté, plein de douceur, dirigé droit en avant, n'a pas cette étincelle un peu dure, cette obliquité inquiétante de l'oeillade des femmes de là-bas. Ces yeux bons, francs, sincères, n'eussent pas été le rêve de Musset peignant une de ses marches désordonnées et fougueuses. Ils seront, peut-être sont-ils déjà, celui d'un honnête homme cherchant la compagne de sa vie.

Quant à la personne occupée à sa correspondance, le seul bruit de sa plume grinçant sur le papier, à la façon d'une lime sur le fer, dénote une nature nerveuse pour ne pas dire — ce serait juger bien vite — un caractère désagréable. La main est maigre, ainsi que toute la personne. Le visage serait presque beau sans une contraction pénible des lèvres, laissant croire que cette bouche est condamnée perpétuellement à avaler des choses d'une acidité spéciale.

Cette personne, cependant, n'est pas une vieille fille : l'anneau d'or brille à son doigt. C'est la seconde femme du président des Touches, la belle-mère de la jeune fille qui joue aux dames. Les moqueurs disent qu'elle est deux fois présidente honoraire, puisque son mari a donné sa démission depuis dix ans et qu'elle

n'a jamais connu les joies maternelles. Les méchants ajoutent qu'elle était deux fois faite pour être belle-mère.

« Tu n'es pas à ton jeu ce soir, Sabine, dit M. des Touches à sa fille. On dirait que tu pousses tes pions au hasard. A quoi penses-tu ? »

— Oh ! papa, je vous demande pardon. Mais songez que dans moins d'une heure ma nouvelle institutrice sera ici. Et c'est si ennuyeux cette connaissance à faire !

— Alors, si cela t'ennuie, tâche qu'il y en ait pour quelque temps. Croirait-on qu'à ton âge tu es déjà à la cinquième !

— C'est vrai, mais je n'en ai fait partir que deux, répondit Sabine en jetant sur sa belle-mère un regard qui semblait indiquer l'auteur des deux autres catastrophes. Ce qui m'inquiète dans celle-ci, c'est qu'elle est Anglaise, et j'ai les anglaises en horreur.

— Qu'en sais-tu, puisque tu n'as jamais eu que des Françaises ou des Allemandes ?

— Hélas ! je la vois d'ici, la fâcheuse miss Wood. Une vieille fille avec des lunettes bleues, un chapeau en forme de cloche, des manches à gigot, et des pieds énormes, chaussés de bottines à élastiques, avec des tirettes qui retombent. Oh !

— Le fait est, appuya madame la présidente honoraire en posant sa plume, qu'il me tarde de savoir ce que Sabine pourra gagner à avoir une Anglaise près d'elle.

— Mon Dieu ! répondit M. des Touches, elle y gagnera d'abord d'apprendre l'anglais.

— Elle l'apprenait très bien avec mademoiselle Worms, l'Allemande.

— Oh ! très bien ? s'écria Sabine, devenue tout à coup l'avocat de la cause contraire. Maurice prétend que je suis arrivée à parler une langue intermédiaire, qui rappelle vaguement le suédois.

— Vous oubliez, ma chère Berthe, dit le président avec quelque sévérité, combien mademoiselle Worms vous était antipathique et ce que vous souffriez quand elle mangeait ses épinards avec son couteau.

— Pauvre Mina ! s'écria Sabine, c'est moi qui l'ai corrigée en lui mettant un jour dans les mains un couteau à papier en buis, comme moins dangereux pour cet usage délicat.

— Il est neuf heures, fit M. des Touches en regardant la pendule. Pourvu que rien ne soit arrivé ! Quel temps ! Les chemins de traverse doivent être devenus des fondrières.

— Aussi, mon ami, je me demande pourquoi vous avez fait sortir le coupé et les deux chevaux par une nuit pareille. Le tilbury et une jument de ferme eussent mieux convenu, à coup sûr.

— C'eût été de la barbarie. Songez que cette pauvre

filles est en route depuis hier soir, et qu'elle a traversé le détroit par une tempête véritable.

— Précisément. Après une tempête sur mer, qu'est-ce que trois lieues sous la pluie en voiture découverte ?

— Sabine, mon enfant, dit le président sans répondre à cet argument féroce, je t'engage à t'assurer qu'il y a un bon feu chez miss Wood, et qu'elle trouvera son dîner chaud en arrivant.

— C'est très bien d'être bon, remarqua madame des Touches quand la jeune fille se fut éloignée. Mais si l'on traite cette personne comme l'enfant de la maison dès le premier jour, je me demande où nous en arriverons.

— Nous en arriverons d'abord à la garder, et à n'avoir pas l'ennui d'en chercher une autre. Si vous n'aviez pas traité mademoiselle Worms en domestique, elle serait encore ici, et votre équipage ne courrait pas les chemins de traverse à cette heure et par ce temps.

— Si nous savions seulement ce que sera cette Anglaise qui tombe du Ciel, avec si peu de renseignements !

— Ma chère amie, les renseignements se pèsent et ne se comptent pas. Il y a quarante ans que je connais l'abbé Césaire, et je sais ce que vaut son jugement.

— Loin de moi la pensée d'en discuter la valeur ; mais je me demande comment un curé de canton de la Charente-Inférieure peut connaître si bien une jeune fille qui n'a jamais mis le pied hors de l'Angleterre, avant ce matin.

— Voyons, Berthe, ne recommençons pas des discussions inutiles. Vous savez tout comme moi que l'abbé Césaire a habité Londres il y a quinze ans et qu'il y est retourné plusieurs fois depuis. D'ailleurs, vous n'oublierez pas ce qui est convenu entre nous. Pour l'éducation de ma fille, je crois nécessaire de conserver à moi seul la responsabilité des décisions sérieuses.

— Papa, j'entends les chevaux. Dieu ! qu'il me tarde de la voir ! » dit Sabine en entr'ouvrant vivement la porte du salon.

Le père et la fille sortirent dans le vestibule pour recevoir l'institutrice, tandis que la maîtresse de maison, s'installant dans un fauteuil au coin du feu, prenait une pose digne.

Madame des Touches se montrait en tout fort soucieuse de sa dignité, ainsi qu'il convient à la femme d'un président de chambre honoraire de la Cour de Paris. Cet honoraire était d'ailleurs un adjectif gros de déceptions qu'elle n'avait point pardonnées à son mari et ne semblait point disposée à lui pardonner jamais. Elle l'avait épousé quatorze ans plutôt, déjà vieille fille, assez pauvre, aigrie au fond du cœur d'avoir vu se passer, dans le monde terne de la magistrature moyenne, le meilleur de sa jeunesse, et d'une beauté bien vite fanée.

A cette époque, M. des Touches, père d'une petite fille de deux ans et d'un fils de quinze, président de Chambre, fort en vue, était regardé par tous ses collègues comme destiné aux honneurs de la Cour suprême.

Deux ans plus tard, il donnait sa démission, une démission inexplicable, qui faisait du bruit dans la presse et au palais, mais plus encore dans son intérieur. Madame des Touches poussa des gémissements tels

qu'on eût dit de quelque malheureuse épouse trahie, dont le mari s'est éclipié, emportant la dot. Cependant le mari lui restait, et, pour de bonnes raisons, sa dot n'avait rien à craindre. Mais ce qui était parti, c'était son rêve d'être un jour la femme d'un conseiller à la Cour de cassation, peut-être plus, et de recevoir à son tour, après en avoir fait jusqu'à vingt-huit ans, les grandes révérences des femmes et des filles des magistrats d'un ordre inférieur.

Au lieu de cela, la vie sérieuse de la campagne, dans un château confortable, mais sévèrement situé sur les bords de la Charente, entre de grandes prairies tristes, inondées chaque hiver, et des côtes gris plantés de vignes, sans un arbre. Comme relations, la noblesse peu nombreuse des environs, des fonctionnaires de Saintes que la longueur du chemin et les frais d'un locatis n'effrayaient pas. Cela durait de juin à mars. Vers cette époque, on allait à Paris, pour trois ou quatre mois. Mais quelle figure faire dans un appartement de mille écus, au troisième étage, rue de Beaune, et sans chevaux à soi, car l'équipage restait au Sauzet !

Cependant Sabine avait une grosse fortune du chef de sa mère ; seulement, M. des Touches avait, à cet égard, des idées si étranges !

« A quoi sert à votre fille d'être riche ? disait la présidente. Ce n'est pas dans un salon de vingt pieds carrés que vous lui trouverez un mari.

— Un salon ! répondait le père de Sabine. Nous en aurons trois quand il en sera temps. Mais, jusqu'à vingt ans, je garde mon enfant pour moi seul. En attendant, de bonnes dictées et de bonnes promenades lui valent mieux que tous les salons du monde. »

Cela était dit très doucement, aussi madame des Touches n'insistait pas, car elle savait que la gravité des résolutions de son mari était en raison inverse du volume de sa voix ; une vieille habitude de magistrat. Jadis, quand il condamnait un homme à mort, il fallait tendre l'oreille pour connaître la sentence. S'il lavait la tête à un témoin qui voulait tergiverser, on l'entendait de la salle des Pas-Perdus.

En résumé, il n'y avait rien eu de changé depuis douze ans dans le petit appartement de la rue de Beaune. Sabine avait grandi, non sans avoir plusieurs institutrices « tuées sous elle », comme elle disait tout haut, en pensant tout bas qu'elle aurait pu dire aussi « sous sa belle-mère ».

Et voilà pourquoi, par la plus détestable soirée de novembre qu'il soit permis d'imaginer, miss Mary Wood arrivait d'une traite du couvent de Roehampton, à quatre lieues de Londres, pour continuer et achever, s'il plaisait à Dieu et à madame Berthe, l'éducation de Sabine des Touches.

II

Devant le perron du petit château du Sauzet, sous la pluie et le vent qui semblaient redoubler leurs rafales, les deux chevaux fumants, crottés jusqu'au ventre, s'étaient arrêtés. Un domestique portant une lanterne ouvrait la portière du coupé. On ne vit d'abord qu'un pied émergeant de la caisse sombre, un pied charmant qui n'avait rien d'Anglais, non certes ! mais qui paraissait bien en peine de savoir où il allait se poser.

Par bonheur, Sabine ne craignait ni le vent, ni la pluie. En deux bonds, elle avait descendu les marches et presque pris dans ses bras la pauvre voyageuse.

« Appuyez-vous sur moi, miss Wood, dit-elle. Quel bonheur que vous soyez arrivée ! Vous devez être morte de faim, de fatigue et de froid.

— Mademoiselle Sabine ? demanda une voix très douce qui sortait de derrière plusieurs voiles et qui n'était pas comme le pied, car l'origine anglaise s'y faisait franchement sentir. Oh ! vous vous êtes mouillée pour moi. Comme je suis fâchée ! »

Dans le vestibule peu éclairé, la jeune fille avait commencé à dépaqueter son institutrice, avec le soin et la curiosité d'une fillette débaltant sa poupée neuve. Quand les couvertures, les plaids, les châles eurent été défaits, Sabine toucha l'épaule de la nouvelle venue dont les yeux éblouis ne distinguaient pas encore les objets.

« Voici mon père, » dit-elle.

M. des Touches s'avancait, la main tendue.

« Mademoiselle, dit-il, vous êtes chez des amis qui vous auront bientôt fait oublier, je l'espère, cet affreux voyage. Prenez mon bras. Je vais vous présenter à ma femme, qui sera ravie de vous voir, et à un bon feu dont vous vous approcherez avec plaisir, je pense. »

A dire vrai, madame des Touches ne parut point « ravie » à l'aspect de la nouvelle institutrice de sa belle-fille. Elle répondit, en se soulevant à peine de son fauteuil, à la révérence de la pauvre Mary qui se sentit plus glacée, en cet instant, qu'elle ne l'avait été en touchant, à minuit, l'estacade de Calais toute ruisselante de l'eau de la mer.

« Vous avez fait bon voyage ? demanda la présidente sans songer à ce qu'elle disait, très occupée à considérer le visage de l'Anglaise.

— On peut toujours dire qu'on a fait bon voyage, répondit doucement celle-ci, quand on arrive à bon port et qu'on est reçue comme je viens de l'être. Mademoiselle, j'en ai peur, s'est mouillée pour m'aider à descendre.

— Vous êtes folle, Sabine ! s'écria madame des Touches en reportant les yeux sur les vêtements humectés de sa belle-fille. N'y avait-il donc pas un domestique pour ouvrir la portière ? Toujours des exagérations ! Allez vite changer de robe.

— Oh ! ma mère, si vous permettez, c'est inutile, dit Sabine en regardant son père, ce qui lui arrivait souvent quand elle parlait à madame des Touches.

— Tu n'as vraiment pas froid, mon enfant ?

— Oh ! non, papa. Dans cinq minutes tout sera sec.

— Alors, occupe-toi du dîner de miss Wood et con-

duis-la dans sa chambre. Pour ce soir, mademoiselle, si vous le permettez, les rôles seront intervertis, et c'est vous qui serez confiée aux soins de ma fille. »

Restée seule avec son mari, madame des Touches se renversa dans son fauteuil, joignit les mains par le bout des doigts, et, agitant son pied devant la flamme, elle dit avec cette ironie tranquille de la femme qui a raison, mais dédaigne de s'en prévaloir :

« Eh bien ! je pense que vous la trouvez suffisamment jolie ? On ne pourra pas nous reprocher, dans tous les cas, d'avoir choisi un repoussoir pour Sabine,

— Sabine n'a pas besoin de repoussoir, Dieu merci ! Quant à Mary Wood, j'avoue que je l'eusse préférée moins belle. Mais qu'y faire ?

— Voilà ce que l'on gagne à prendre des institutrices par correspondance. On s'en mord les doigts.

— Je n'ai pas pris celle-là par correspondance, ma chère, ne revenons pas là-dessus. Quant à me mordre les doigts, rien ne prouve que l'envie m'en vienne jamais. Les jeunes filles très belles se gardent presque toujours mieux que les laiderons.

— Voilà une théorie que je ne discuterai pas. Mais le vulgaire bon sens apprend qu'il ne faut pas donner à une fille à marier, ou à peu près, un chaperon dont les yeux tourneront la tête à tous les hommes.

— Eh ! qui sait ? répondit gaiement M. des Touches. Il y a peut-être là un calcul profond. Si l'homme qui prétend à la main de ma fille a la tête si mal attachée, j'aime mieux que la catastrophe arrive tandis qu'il n'est pas encore mon gendre.

— Vous avez réponse à tout. Dieu veuille qu'il en soit toujours de même. Laissez-moi vous demander encore s'il est bien prudent d'introduire une merveille semblable dans une maison où il y a un jeune homme.

— D'abord le « jeune homme » est à cent cinquante lieues d'ici et nous ne le verrons guère avant le mois de septembre. Ensuite, vous savez combien Maurice est sérieux, occupé de sa carrière qu'il adore et qui promet d'être brillante. Un homme qui est arrivé, à vingt-neuf ans, à la direction d'un parquet considérable n'est pas un coureur de cotillons. »

Au même instant, on entendit se fermer la porte extérieure du vestibule. La personne qui venait d'entrer frappait des pieds à grand bruit sur le pavé de marbre, sans doute pour faire tomber la pluie de ses vêtements.

« Seigneur ! s'écria la châtelaine, qui peut venir à neuf heures et demie du soir par un temps pareil ? »

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain Numéro.)

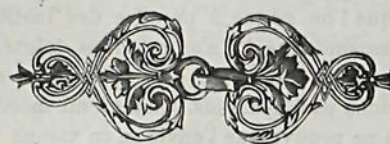
PROVERBE

Nul ne vous contestera
La beauté, mademoiselle :
Cheveux d'or, yeux de gazelle,
Élégance, et cœtera.
On ne peut, sans injustice,
Vous refuser de l'esprit ;
Sur votre lèvres est écrit :
« Ma gaité n'est point factice. »
A contenter vos désirs
Tout le monde s'ingénie :

Votre tante Virginie
Vous invente des plaisirs ;
Vos oncles et votre frère,
Vos sœurs, chacun à son tour,
Vous adulent tout le jour ;
Et, bien plus qu'eux : votre père.
Pourtant, vous pleurez parfois...
Vous voudriez, Eurydice,
Chanter pour qu'on applaudisse
Et... vous n'avez pas de voix



1881



Agrafes pour corsage.

Modèles de la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Chapeau en paille bronze. — Autour de la calotte, une draperie en velours, retenue devant par un chou traversé par deux épingles en acier. Un pouf de plumes, derrière, dont les têtes retombent sur la calotte.

Agrafes pour corsage de robe. — Rosace en cailloux du Rhin, métal argenté, 5 fr. 50 cent.; la demi-douzaine, 31 fr. La fleur de lys, 7 fr. 50 cent.; 41 fr. la demi-douzaine. Agrafe-corbeille en métal vieil argent ciselé repoussé, 1 fr. 25 cent. pièce; 13 fr. la demi-douzaine; 25 fr. la douzaine.

Explication du patron découpé.

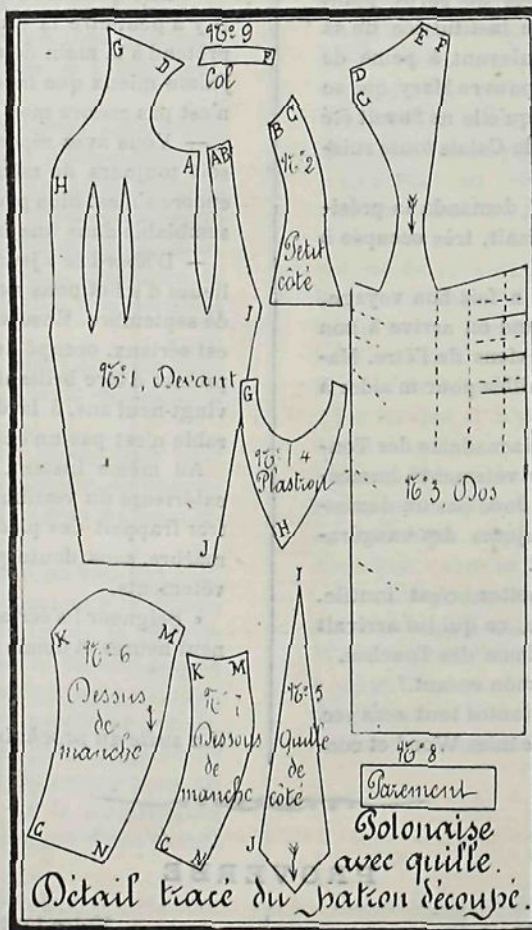
1, Devant. — 2, Petit côté. — 3, Dos. — 4, Plastron. — 5, Quille. — 6, Manche dessus. — 7, Manche dessous. — 8, Parement. — 9, Col. — Ce modèle emploie 3



Chapeau en paille bronze, modèle de madame Boucherie.

mètres 50 centimètres d'étoffe en 1 mètre 20 centimètres de largeur.

Les coches du patron découpé répondent aux lettres de raccord du détail. Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe, les lignes pleines et les lignes pointillées se rapportent au tracé à la roulette du patron découpé. Réunir le petit côté au dos et faire, au bas, la couture transversale qui le joindra à la jupe du dos. Faire la couture du dessous du bras puis monter le devant, auquel on fera les deux pinces de poitrine et celle du dessous du bras qui se perd dans la jupe. Toutes les parties réunies, faire au dos le pli triple intérieur marqué par des lignes pointillées. Monter sur le côté du devant, la quille 5 en faisant dépasser la polonaise d'un centimètre au moins, pour qu'elle n'ait pas l'air d'être appliquée dessus. Avant de retenir la quille à la jupe du dos, on disposera le relevé. Faire d'abord les trois plis au milieu du dos, puis ceux des côtés; le premier, le plus bas, en descendant, les



deux au-dessus en remontant; ces plis formeront un joli pouf, et ils se prolongeront en s'écartant jusqu'en bas. Assujettir la quille dans le haut, sur le pli, puis au bas, lettre J. Poser le plastron dont le côté gauche sera mobile, pour permettre de boutonner le corsage dessous. Ce plastron se boutonne ou s'agrafe, il se fait avec une petite fente au milieu ou sans fente, et son encolure suit le bord du col droit, lequel est monté à l'encolure de la robe. Le dessus de la manche se fronce au coude et cette partie se monte au dessous, dans l'espace correspondant compris entre les coches. Le parement est en velours. Sur chaque devant, se posent en façon d'ornement de fausses boutonnières qui sont faites d'un rouleau de velours. Ce modèle nouveau est simple tout en étant élégant. La coupe fait fuir les devants de côté, mouvement gracieux qui découvre la jupe.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4467 et le patron découpé de la polonaise de la gravure coloriée de ce numéro.